





urle con

ur le coup, cela m'avait paru futé, cette première visite incognito. Sauf que, arrivée à la galerie Kugel, rien ne s'est passé comme prévu. Déjà, personne n'aurait l'idée de flâner sur ce bout bruyant du quai Anatole-France. Installée depuis 2004 dans un hôtel particulier construit en 1840 pour Jean-Pierre Collot, un financier proche de Bonaparte, la galerie n'a pas pignon sur rue. Y pénétrer suppose d'avoir repéré la discrète plaque en laiton, de sonner à l'interphone, puis encore une fois sous le porche. Et là, abracadabra : les bouchons et la grande roue de la place de la Concorde toute proche n'existent plus; je suis téléportée dans un étourdissant palais vénitien au sol en damier noir et blanc peuplé de statues de la Rome antique, de buffets en écaille et ébène si imposants qu'il faudrait construire un château en Espagne pour les loger, d'une table géante, dit « le cartel », en marbre incrusté de lapis-lazuli, d'albâtre, de jaspe sicilien, d'agate et de cornaline. « Et du corail aussi », précise une jeune femme souriante en me demandant si je m'intéresse à quelque chose en particulier. Faute de trouver une réponse plausible, je craque et énonce l'objet de ma venue : découvrir celle qui est, dit-on, l'une des plus belles galeries d'antiquités au monde.

Arrive alors un grand quinquagénaire, aussi élégant dans son costume qu'un banquier, le genre d'homme calme et courtois auquel on confierait sans crainte la gestion de son patrimoine. Suivi bientôt d'un autre, même âge, tout aussi élégant, mais au regard plus rieur derrière ses lunettes de myope. Ces deux-là,

contrairement aux clichés d'usage sur la profession, sont frères, mariés, pères de famille. Ils s'appellent Nicolas et Alexis Kugel.

Le 14 février, une semaine avant son 91° anniversaire, Hubert de Givenchy fut le premier à accepter de me parler des « deux Kugel ». Fin 1993, la chienne du grand couturier, Sandy, un labrador, tomba malade au point de ne plus pouvoir grimper trois marches. Pour rester auprès d'elle jour et nuit, Hubert de Givenchy s'installa au rez-de-chaussée de son hôtel particulier, rue de Grenelle, et mit en vente le premier étage (son appartement d'hiver) ainsi que tout son contenu qui valait presque autant que les murs. La plupart des meubles et œuvres d'art furent dispersés par Christie's lors d'une vente mémorable à Monaco. Mais pour revendre sa splendide armoire Boulle ornée du char d'Apollon et sa collection d'émaux de Limoges datant de la Renaissance - les mêmes qu'affectionnait Catherine de Médicis -, il préféra s'adresser aux Kugel, des gamins dans le métier : l'aîné avait à peine 30 ans. Les jeunots réussirent leur mission; Sandy fut finalement remise sur pattes par le meilleur chirurgien vétérinaire de New York recommandé par l'épouse de Henry Kissinger. Et Hubert de Givenchy conserva son hôtel particulier en entier. Il dut seulement en remeubler le premier étage.

Notre rencontre eut lieu au rez-de-chaussée, car c'est le maître, désormais, qui avait du mal à marcher. Tel un colosse fragile, il me proposa une visite guidée de son salon si je voulais bien « avoir l'obligeance de lui prêter mon bras ». Rarement faveur me fut plus facile à accorder. C'est ainsi que je pris mon premier cours de « goût Rothschild », ce style de décoration prisé des familles fortunées dont le couturier estimait que les frères Kugel sont les meilleurs représentants. « Pas seulement un style mais un art de vivre décontracté entouré de chefs-d'œuvre soigneusement choisis et assemblés en quantité. Parce que le beau ne sature pas, savez-vous? » expliquait le couturier. « De quelle époque, les chefs-d'œuvre? » demandais-je timidement. La question n'était pas bonne, mais Hubert de Givenchy était trop courtois pour le relever : « Louis XIV, XV, XVI, voire plus ancien, voire plus récent, qu'importe! Ce qui est follement amusant, c'est de chiner tous azimuts. Dans la belle société qui gravitait autour de la baronne de Rothschild, c'était devenu un jeu. On se disait: "Tu as vu tel objet chez Kugel? Il irait tellement bien ici." » Revenant au temps présent, le créateur ajouta : « D'ailleurs, dès le retour des beaux jours, j'irai voir ce qu'ils ont de nouveau. »

Hubert, Yves, Pierre et les autres

élas, le printemps n'arriva pas assez vite. Le 12 mars vers 16 heures, on apprenait que, deux nuits plus tôt, le représentant du « chic à la française » s'était éteint dans son sommeil. Après Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, les frères Kugel perdaient l'un des anges gardiens de leurs débuts. La triste nouvelle eut pour effet d'entrouvrir la boîte à souvenirs d'Alexis : « Avant ses défilés, Yves Saint Laurent passait souvent à la galerie. Il était nerveux; il disait qu'il n'arrivait à rien faire de bien. Il restait une heure, choisissait une tabatière ou un petit bronze et, sans demander le prix, me tendait son chéquier pour que j'écrive un montant. C'était malin, parce que cela m'interdisait d'en profiter. » « Bergé non plus ne négociait jamais », remarque Nicolas. Le célèbre couple avait pourtant une carte de fidélité à la galerie. Entre autres emplettes, les émaux de Givenchy avaient atterri dans leur duplex de la rue de Babylone.

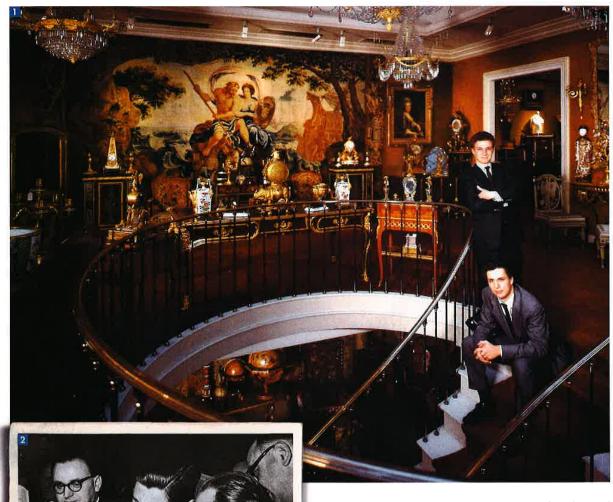




HUBERT DE GIVENCHY, COUTURIER

Hubert, Yves, Pierre et quelques autres... Ils ne furent pas nombreux ceux qui firent d'emblée confiance aux Kugel juniors quand, en 1985, ils reprirent une affaire qui reposait tout entière sur les connaissances de Jacques, leur père. Un savoir qu'il n'avait eu ni le temps ni la patience de leur transmettre. « La pédagogie n'était pas son fort », remarque Nicolas.

Jacques était un autodidacte venu du froid. Né en 1912 à Minsk, en Biélorussie, il y vécut très peu, car son propre père, Matias, fut assez lucide pour comprendre qu'un antiquaire, métier de bourgeois au service des bourgeois, n'avait pas d'avenir radieux au pays des Soviets. Peu après la révolution de 1917, Matias décida d'émigrer en France avec femme, enfants et gouvernante mais, le temps de s'organiser, il fit étape à Varsovie où il avait de nombreux amis et clients. Il y séjournait toujours en 1921 quand fut signé le traité de Riga dans lequel les Russes s'engagèrent à restituer plusieurs territoires, ainsi que les objets d'art qu'ils y avaient pillé, à la Pologne. Pour identifier ces derniers, on chercha un spécialiste de l'orfèvrerie. Matias était au bon endroit au bon moment. Lui, le Russe exilé, déchu de sa nationalité, repartit vers Moscou muni d'un passeport diplomatique polonais. Les allers-retours durèrent deux ans, pendant lesquels les enfants, Jacques et ses deux sœurs, furent envoyés en pension en Allemagne puis en Angleterre.



On retrouve la petite famille quelques années plus tard dans un appartement proche de l'hôtel Drouot où Matias exerce tant bien que mal son métier, sans boutique et dans un français hésitant. Il parle couramment l'allemand mais, vu l'époque, cela n'est pas d'une grande utilité pour un Juif. En 1939, Jacques a 27 ans et s'engage pour défendre la France, son pays d'adoption. Démobilisé en 1940, il se met à l'abri des nazis à Nice, en zone libre. Puis, quand la région est à son tour occupée et que les rafles s'y intensifient, les Kugel fuient vers le Portugal grâce à de faux papiers diplomatiques délivrés par l'ambassade du Liberia, où travaille Kila, la sœur de Jacques.

À Lisbonne, Jacques sympathise avec Nicolas Landeau, un antiquaire renommé et fantasque, proche des surréalistes, lance une galerie, se marie à une fille du pays, apprend le portugais, puis l'espagnol. Au milieu des années 1950, il rentre à Paris, divorce, ouvre une minuscule boutique rue Amélie, à deux pas des Invalides, séduit Nicole, une ravissante diplômée des Beaux-arts qui gagne sa vie en organisant des expositions de porcelaine ancienne pour Le Bon Marché, l'épouse et devient père pour la première fois à 51 ans. Déjà, de l'Atlantique à l'Oural, on appelle Jacques Kugel à l'aide dès qu'un marchand local sèche sur la provenance, et donc la valeur, d'un objet. « Frequent flyer » avant que l'expression existe, l'antiquaire s'envole vers Stockholm le matin pour expertiser une collection de bronzes qui se révèlent espagnols puis file à Madrid où ils trouveront preneur au meilleur prix. Jacques a un autre talent qui va jouer un grand rôle dans sa carrière: il est polyglotte. La maîtrise



de sept langues lui permet de nouer des relations personnelles avec deux populations cruciales pour un antiquaire, les nouveaux riches et les anciens.

« Il me hait! Il m'a mis un tissu SNCF! »

es premiers sont banquiers, industriels, commerçants... Ce sont les acheteurs. Eux, ou leurs parents, ont fait fortune grâce à leur esprit d'entreprise. Ils s'appellent David-Weill, Safra, Rockefeller, Lauder, Rochas, Agnelli, Getty... Ou Charles et Jayne Wrightsman, qui avec l'argent du pétrole ont bâti une des plus belles collections privées d'arts décoratifs en Amérique. Les décorateurs-stars du moment, comme Henry Samuel, à l'origine de ce fameux « goût Rothschild » sont aussi des habitués de la galerie J. Kugel.

Les seconds appartiennent aux dynasties déclinantes d'Europe. Ils se nomment Bourbon-Parme, Orléans, Savoie, Sabran-Pontevès, Hanovre, Hohenzollern... Ce sont les vendeurs. Leur fortune provenait des terres et autres avantages dévolus à leur particule mais, depuis le XXe siècle, cela ne suffit plus à assurer une rente à vie à la descendance. Grâce à ses connexions aristocratiques, Jacques va réussir une de ses acquisitions les plus spectaculaires : la toilette de la duchesse de Parme, Louise Marie Thérèse de Bourbon-Artois. Il ne s'agit pas, comme je l'ai cru dans un premier temps, d'une robe, mais d'une imposante coiffeuse surchargée d'or et d'argent, offerte en cadeau de mariage par les dames légitimistes de France (celles qui croyaient dur comme fer que

les Capétiens devaient récupérer le trône) à cette petite fille de Charles X. Allez savoir pourquoi, le meuble se trouve dans un entrepôt au bord du lac Léman quand Jacques Kugel le récupère. Il le remet en état et, patient comme il sied à un antiquaire, attend jusqu'en 1981, date à laquelle, en pleine euphorie mitterrandienne, le musée d'Orsay acquiert la toilette royale.

Tel père, tels fils? Quarante ans plus tard, en 2010, quand le marquis de Breteuil décide de vendre un trésor familial, la table de Teschen, il préfère les Kugel à Sotheby's ou Christie's. « Parce qu'on était les plus enthousiastes », affirme Nicolas. Pendant des mois, les frères vont emporter la table incrustée de 128 échantillons de pierres fines en tournée, telle une star, de Dresde à New York, pour faire monter sa valeur. Le Louvre laisse passer la période de trois ans pendant laquelle le meuble, classé trésor national, est interdit d'exportation. Une nouvelle direction, plus motivée, relance l'affaire. On fait appel aux mécènes, institutionnels et privés; on lance une souscription et parvient enfin à réunir les 12,5 millions d'euros demandés. « Il y avait un acheteur étranger prêt à mettre beaucoup, beaucoup plus, mais le vendeur a privilégié le musée national », explique Nicolas.

Outre les riches, de longue date ou pas, les voici, les troisièmes partenaires qu'un antiquaire de premier plan doit bichonner : les musées. Souvent moins offrants qu'un collectionneur privé, certes, mais le fait de leur vendre une œuvre confère un prestige qui vaut bien un petit sacrifice financier. Longtemps directeur du département des objets d'art au Louvre (maintenant à la retraite), Daniel Alcouffe a bien connu les Kugel, père et fils. « Le père



était plus généreux avec les musées, note ce redoutable négociateur. Il nous a offert plusieurs très beaux objets. » Il y a une chose entre toutes dont Daniel Alcouffe est reconnaissant à Jacques : la cassolette de Marie-Antoinette. Laquelle n'est pas une petite casserole, mais une coupe montée sur un socle. « Je la voulais depuis longtemps pour le Louvre. Je suis allé à Berne où elle était mise aux enchères mais la vente avait lieu en allemand, ce que j'ignorais et je ne parle pas un mot, raconte le conservateur. Par chance, je tombe sur M. Kugel qui, grand seigneur, m'a proposé d'enchérir pour moi. Il était le meilleur connaisseur au monde de l'orfèvrerie allemande, un domaine complexe tant il existe de poinçons différents. Les fils ont eu beaucoup de mérite de développer l'affaire alors qu'ils n'ont aucune formation universitaire. Cela n'allait vraiment pas de soi. »

Daniel Alcouffe a raison sur ce point. En 1984, Nicolas, 21 ans,

veut se lancer dans le cinéma, et Alexis, 18 ans, prépare l'École du Louvre. Tout change lorsque leur père tombe gravement malade: les deux renoncent à leurs projets, formant avec Jacques un triumvirat jusqu'à ses dernières heures. Les deux frères ne se quitteront plus. « Ils décident tout ensemble, explique leur mère, Nicole. C'est

étonnant. Ils peuvent batailler des jours avant de se mettre d'accord, mais une fois que c'est tranché, il n'y a plus jamais de discussion. » Nicolas (à moins que ce ne soit Alexis car toujours, l'aîné complète ce que vient de dire le cadet, ou bien l'inverse, si bien que finalement les frères parlent d'une seule voix) ajoute : « Dans les premiers temps, on agissait par mimétisme. On se demandait ce que notre père aurait fait et on fonçait. »

C'est ainsi que le 23 février 1986, six mois après la mort de Jacques, ses fils enfilent leur plus beau costume pour assister à une vente aux enchères Sotheby's à Monaco. Une vente de l'ancien temps avec commissaires-priseurs en smoking et, dans la salle du Sporting, des femmes endiamantées. Les frères sont venus ici pour un objet en particulier, un microscope en bronze doré dit « de Magny » (vers 1750, cet opticien en construisit huit modèles dont l'un faisait la joie de la marquise de Pompadour). « Il nous le fallait à tout prix. C'était l'occasion ou jamais de montrer ce dont nous étions capables. » Le prix, ce fut 800 000 francs. Six mois plus tard, le musée Getty de Los Angeles, piqué au vif à l'idée que le Metropolitan Museum de New York ait mis la main sur un objet presque similaire, le rachetait une fois et demie plus cher. « Un coup de chance incroyable. À partir de là, on nous a pris au sérieux. Et pourtant on était nuls!»

« J'étais *fasciné*, ébloui... J'éprouvais un véritable syndrome de Stendhal.»

DLIVIER GABET, DIRECTEUR DU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS



BEAU COMME L'ANTIQUE En noir et blanc, Nicole et Jacque

Nicole et Jacques Kugel. Tout autour, les salles de la galerie photographiées pour Vanity Fair par Christophe Coënon. » Aujourd'hui, les superlatifs pleuvent. « Ce sont des marchands de haut vol qui attirent la clientèle la plus raffinée du monde »: le compliment est signé d'Olivier Gabet, actuel directeur du musée des arts décoratifs. Ce chartiste raconte avoir éprouvé chez les Kugel une des plus belles émotions artistique de sa vie (certes, il n'a que 42 ans) devant une statuette médiévale.

« J'étais fasciné, ébloui... J'éprouvais un véritable syndrome de Stendhal. » Ce malaise toucherait des individus exposés à une surcharge d'œuvres d'art et des symptômes décrits par le futur auteur de *La Chartreuse de Parme* après avoir vu le tombeau de Michel-Ange dans une église de Florence en 1817.

Bémol: on imagine mal l'énergique Marina French s'évanouir. Administratrice et grande donatrice du Metropolitan, elle achète souvent chez les Kugel pour le musée new-yorkais. Cette passionnée des arts décoratifs européens ne craint pas de parler *money*. « Le seul souci, c'est qu'ils sont chers. Mon père disait: "Vous devez braquer une banque avant d'aller acheter chez Kugel." » La même, décidément pragmatique, explique la désaffection actuelle pour le mobilier ancien: « Un tableau, surtout s'il est contemporain, vous le collez au mur et on n'en parle plus. Alors que, pour prendre soin de meubles et de bibelots précieux, vous avez besoin de beaucoup de personnel. »

Dans son bureau surplombant les Tuileries, le décorateur Jacques Garcia, grand esthète, fils d'émigrés espagnols communistes, devenu châtelain au château de Champ-de-Bataille, en Normandie, se désole. « Aujourd'hui, les fortunes sont bâties en deux temps, trois mouvements par des gens qui n'ont aucune formation artistique. Du coup, ils collectionnent tous les mêmes artistes contemporains. Alors que goûter la beauté d'un tissu du XVI°, excusez-moi, mais c'est autre chose, il faut avoir un peu de culture! » Et pourquoi pas, d'ironie.

Ainsi, lorsque son confrère Jacques Grange, qui compte parmi ses clients Francis Ford Coppola et Caroline de Monaco, vend à Marie-Hélène de Rothschild un canapé pour sa chambre de jeune fille de l'hôtel Lambert: « Quand je lui ai fait livrer, la baronne a hurlé pendant des journées entières au téléphone à ses amies: "Il me hait! Il me hait! Il m'a mis un tissu SNCF!" »

« Sur le créneau du goût Rothschild, ils sont les derniers des Mohicans. » Sans se concerter, les deux Jacques emploient la même formule pour parler des frères Kugel. Derniers, peut-être pas, mais le fait est que beaucoup de très grandes maisons d'antiquités nées au XIX° siècle, florissantes la majeure partie du XX°, déclinent depuis le début du XXI°. Déclassée, ainsi, la brillante londonienne SJ Phillips mondialement renommée pour l'argenterie et les bijoux depuis qu'elle a vendu en 2015 sa magnifique galerie de New Bond Street, à Londres. Fermée, depuis quelques semaines, À la vieille Russie, la maison prestigieuse de la Cinquième Avenue de New York, spécialisée dans les œuvres d'art russes, mais aussi les objets européens et américains. Liquidée, en 2011, la maison Fabius frères, fondée en 1882 par Élie, grandpère de l'actuel président du Conseil constitutionnel.

Les Kugel n'iront pas à la Biennale de Paris. Chaque printemps, ils préfèrent se retrouver dans une charmante petite ville néerlandaise. À Maastricht se tient tous les ans en mars la Tefaf.

« Vous devez *braquer une banque* avant d'aller acheter chez eux.»

MARINA FRENCH, COLLECTIONNEUSE AMÉRICAINE

« Allez-y vous verrez la plus grande concentration d'antiquaires du monde », m'avait promis Olivier Gabet. Il avait raison. La Tefaf, c'est un peu comme si le musée des arts décoratifs – le Mad - qu'il dirige, mais aussi le Louvre, le musée Guimet, celui du quai Branly, Orsay et Pompidou, sans compter leurs homologues étrangers, se donnaient rendez-vous sous un même toit pendant neuf jours. Le stand Kugel est à la Tefaf ce que celui de Ferrari est au Salon de l'auto, incontournable et étincelant, avec son plus beau modèle placé en majesté sous les spots : en 2018, c'était une pendule astronomique Bulgari en vermeil et ivoire, haute comme un gâteau de mariage à cinq étages, fabriquée à Augsbourg en Bavière en 1637. Depuis, son mécanisme a été remonté successivement par les valets du roi de Naples, de la princesse de Wagram, de l'orfèvre grec Bulgari (d'où le nom) et, plus récemment, de Mahdi Al-Tajir, ancien ambassadeur des Émirats arabes unis considéré actuellement comme l'un des hommes les plus riches de Grande-Bretagne. Un grand musée européen semblait intéressé, mais un collectionneur privé l'a emporté pour un prix non dévoilé.

Dans le petit monde des antiquaires, le très haut de gamme se dit « qualité musée ». La Tefaf met les moyens pour en être la vitrine. Le lundi soir qui précède l'ouverture, une fois que les exposants ont installé leur stand, on les prie de déguerpir jusqu'au mercredi soir. Débarque alors une armée de quelque 200 « vetters » (contrôleurs), soit les meilleurs experts mondiaux dans vingt-neuf disciplines, des antiquités égyptiennes aux chinoises, des bijoux anciens aux toiles impressionnistes. À leur disposition, on installe un laboratoire avec des microscopes électroniques, des spectromètres de fluorescence des rayons X, des appareils d'analyse des alliages de métaux et d'imagerie en ultraviolet et infrarouge... S'ils débusquent un objet douteux, ils l'embarquent le temps de la foire, histoire que le marchand ne l'écoule pas en douce. Parfois, ils demandent seulement qu'un descriptif soit modifié. Un tableau « de Rubens » va ainsi devenir « de l'atelier de Rubens » ou « attribué à Rubens ».

ce qui fait baisser instantanément sa valeur de 30 à 50 %. Entre deux visiteurs, essentiellement des couples élégants de 40 ans et plus, Alexis marque une pause pour reposer son dos (« le premier souci des antiquaires à force de déplacer des meubles ») et m'explique ce qui fait le succès de la Tefaf où se pressent 70 000 personnes : « Cette foire réussit à attirer ceux qui fréquentent les antiquaires et ceux qui préfèrent l'excitation des salles des ventes. Car, ici, il faut se décider très vite, dès la première heure de l'ouverture pour les plus belles pièces. »

Petits et grands faux

aryvonne Pinault, grande amatrice de meubles anciens (« elle considère que les œuvres d'art contemporaines que son mari [le fondateur du groupe de luxe Kering] affectionne, c'est bon pour les musées », commente Jacques Garcia) fait partie de la deuxième catégorie. « Elle adore acheter seule en salle des ventes, quitte à se tromper. Et elle se trompe souvent », commentent, perfides ou jaloux, des initiés. En 2001, elle a acquis à Drouot une table présentée « en marqueterie Boulle et placage d'ébène ». Prix: 1,2 million d'euros, soit cent fois l'estimation de l'expert. Problème : on découvrit après coup, que le meuble contenait des matériaux du XIXe siècle alors qu'André Charles Boulle est mort en 1732. Les Pinault portèrent plainte, l'affaire alla deux fois en cassation, mais ils perdirent car les juges relevèrent que le catalogue mentionnait des « accidents et restaurations ». Au pluriel!

Pire que les transformations planquées, les faux authentiquement faux - la hantise des Kugel. Pour les rendre ombrageux, il suffit de prononcer le nom de Kraemer, avec un K comme Kugel, et c'est bien le problème. Car la galerie Kraemer conjointement avec la galerie Aaron, autre maison que l'on pensait irréprochable, est impliquée dans une affaire de faux fauteuils XVII^e. Pas restaurés, pas transformés, non, des meubles aussi anciens qu'une étagère Billy chez Ikea. Le scandale aurait pu être étouffé comme cela arrive souvent dans le métier : le vendeur reprend sa marchandise frelatée; l'acheteur récupère son argent; on se serre la main et les deux parties, aussi penaudes l'une que l'autre, jurent de n'en parler à personne. Sauf qu'en l'espèce, l'un des clients grugés était le château de Versailles. Entre 2008 et 2012, ses conservateurs ont acheté six sièges pour 2,7 millions d'euros. « Pendant un an, on ne nous a parlé que de cela », déplorent les Kugel, Kugel, pas Kraemer! Le succès leur a même permis de s'agrandir... (Lire la suite page H\(\frac{1}{2}\rightarrow\))

PIECES UNIQUES

Trois de ces objets Kugel sont dans les musées, deux restent à vendre...



(Getty Museum, Los Angeles).



Aiguière en « piqué »,



XVIII^e siècle (à vendre). de Parme, 1847 (musée d'Orsay).



(musée du Louvre).



et fin XVII^e siècle (à vendre).

→ Le 20 avril, le revenant a tenté un nouveau coup: il a saisi la justice de Nice pour demander que ses démêlés avec Joëlle Mamane soient examinés en même temps que « l'affaire des villas ». Dans la brasserie du pont de l'Alma, tandis que le sang semble se retirer un peu plus de son visage de marbre, il pose sur la table la plainte de de dix-sept pages qu'il vient d'envoyer au doyen des juges d'instruction. Ses transactions commencées en 2008, puis restées inachevées, avec « Souleïman et Roman », y sont brièvement résumées et aussi complétées. On y apprend notamment qu'en mai 2016, Abramovitch a assigné Gaydamak en Israël pour exiger le remboursement des fameux 16 millions de dollars prêtés six ans plus tôt. « Nous nous sommes vus depuis, me précise Gaydamak, et Roman a accepté de repousser les délais jusqu'à l'année prochaine. » Le document avance aussi que Kerimov a versé, en mai 2009, deux millions d'euros à Abramovitch, « une somme qui correspond étrangement à la valeur fiscale de la villa de l'Islette déclarée » par Alexander Studhalter et présentée comme une « compensation partielle » de l'emprunt de Gaydamak. Or ce dernier n'aurait pas « été informé des modalités de ces accords ». Emprunts, créances... l'homme d'affaires est un jongleur qui ne semble jamais vouloir s'arrêter, quitte à lancer très haut ses balles, quitte aussi à ce qu'elles lui reviennent en pleine figure. Dans la plainte qu'il a déposée à Nice, Abramovitch et Kerimov ne sont accusés de rien, mais leurs noms sont bien là, affleurant comme des récifs tranchants au milieu du flot d'arguments juridiques. Et si c'était la peur qui donnait à Arcadi Gaydamak ses allures spectrales?

KUGEL



(Suite de la page 85 ---) En 2015, une nouvelle tranche de travaux a ajouté une aile moderne (confiée cette fois au décorateur Alain Demachy) à l'arrière de l'hôtel particulier. Dans ce décor nettement plus sobre, certaines œuvres quelque peu asphyxiées dans les salons anciens, retrouvent vie. De petites pièces secrètes ont aussi été prévues pour les collectionneurs qui souhaitent que l'objet qu'ils ont confié aux Kugel soit à l'abri des regards.

Les deux frères n'ont pas attendu le scandale Kraemer-Aaron pour faire bande à part. Non seulement ils ne participent pas à la Biennale de Paris, mais au même moment, ils inaugurent une manifestation parallèle dans leur galerie du quai Anatole-France, une sorte de « off ». La dernière de ces expositions temporaires en 2016, consacrées aux horloges à automates de la Renaissance, a attiré 10 000 visiteurs. Mémorable aussi, celle de 2002, « Trésors des tzars »: forts de leurs connexions russes, les deux galeristes avaient réussi à faire venir le Potemkine, un diamant de 54 carats jamais exposé depuis 1870. Il avait été offert par Catherine II à son amant Grigori Alexandrovitch Potemkine, puis par Napoléon III à la future impératrice Eugénie. La pierre, une bricole de 20 millions d'euros, ne trouva pas preneur lors de l'exposition. Un échec? « Dans ce métier, si on a trop de chance trop souvent, il faut s'inquiéter », philosophe Alexis.

Cette année, l'exposition Kugel embarquera les visiteurs dans la Naples de la première moitié du XVIe siècle, au moment où les artisans locaux découvrent le « piqué », une technique pour souder et mouler l'écaille de tortue avec de l'eau bouillante et de l'huile d'olive et y piquer de l'or et de la nacre. Elle réunit une cinquantaine d'objets dont une table prêtée par le musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Les frères Kugel espéraient le même geste de la reine d'Angleterre pour un meuble installé dans les appartements de Kensington, mais il semble qu'Élisabeth II n'a pas eu la tête à les satisfaire.

En solde sur un site de téléachat

es visiteurs ne verront pas le clou de la partie moderne de la galerie. L'endroit rêvé pour se cultiver n'est pas ouvert au public. Pour ranger leurs livres d'art, une vingtaine de milliers d'ouvrages au bas mot, les Kugel ont demandé au metteur en scène et costumier d'opéras, Pier Luigi Pizzi (qui a fait l'ouverture de l'Opéra Bastille) de leur aménager une bibliothèque. Les frères, comme les archivistes de la maison, y passent des heures.

Leurs enquêtes sur les origines des objets prennent des années, jusqu'à dix parfois, mais le temps n'est pas perdu. Établir la traçabilité c'est apporter une histoire à un objet, connaître ses propriétaires successifs, l'endroit où ils l'installaient et, par là même, augmenter sa valeur. C'est aussi se prémunir des problèmes de spoliation par les nazis : quand les autorités d'Abou Dabi ont fait leurs emplettes pour remplir leur Louvre, ouvert à l'automne 2017, elles exigeaient ainsi de savoir où était l'œuvre entre 1933 et la fin de la guerre. Les Kugel ne sont pas que des

commerçants-enquêteurs, ce sont aussi de formidables conteurs. Il faut les écouter raconter l'histoire de la muse Érato. l'une des statues romaines en marbre du hall d'entrée de la galerie. Elle a séjourné longtemps dans la salle à manger des ducs de Buccleuch et Oueensberry en Écosse. La tête et les bras avaient été rajoutés, car jusqu'au XIXe, on n'aimait guère les statues amputées. Mais ensuite, cela diminuait plutôt son intérêt. Jusqu'au jour où Alexis découvrit dans un livre de gravures que le responsable des rajouts est François Girardon, le plus grand sculpteur de son époque, le préféré de Louis XIV... « L'œil, on l'a ou on ne l'a pas. Il faut travailler et ne faire confiance qu'à son propre jugement », affirme Alexis. Grâce à cet œil, il peut dénicher des merveilles là où on ne les attend pas. Sur un site italien de téléachat, par exemple, où il a repéré, grâce à son socle caractéristique de l'artiste, un chérubin du sculpteur bruxellois du XVIe siècle François Duquesnoy. En solde, qui plus est!

Depuis quelque temps, Jonathan, 30 ans, le fils de Nicolas, et Laura, 24 ans, la fille d'Alexis partagent un bureau à la galerie. Alexis, qui a tant regretté que son père ne lui transmette pas son savoir, s'emploie à exercer l'œil de Laura. Sa méthode? « Très simple. Je l'emmène voir les chefs-d'œuvre dans les musées. Je lui dis, voilà, ne cherche pas mieux, ça n'existe pas. Et maintenant, tout ce que tu verras, compare-le à ça sur une échelle de zéro à dix. La plupart des marchands font l'inverse, ils adoptent une échelle montante. Ils partent petits et quand ils mettent la main sur un meuble moyen, ils considèrent que c'est un 10/10. Ils ne cherchent pas le plus beau. » Ce beau qui ne sature pas.

« Complètement piqué, le fol art de l'écaille à la cour de Naples ». Du 12 septembre au 8 décembre. 25, quai Anatole-France, Paris VIIe. Renseignements: galeriekugel.com